

sur l'oreille, cheveux raccourcis, moustache conquérante, le Prince a grande allure.

Affecté au service de l'intendance, section de l'habillement, le Prince a pour mission de compter les effets militaires. Un de nos confrères, qui a de l'esprit, affirme qu'on l'a entendu murmurer en cadence : Six paires de chaussettes = douze pieds : Un Vers !

§

Les Nouveaux chants militaires allemands. — Le personnel militaire qui s'occupe des prisonniers allemands a remarqué des interpolations caractéristiques dans les recueils de chants (*Des deutschen Kriegers Liederbuch*) dont chaque soldat emporte un exemplaire dans son sac.

Ceux du début de la guerre contenaient une centaine de chansons patriotiques, auxquelles s'ajoutaient l'hymne national, le choral de Luther, *Deutschland über alles*, la *Wacht am Rhein*, *Ich bin ein Preusse*, et même la *Lorelei* de Heine : *Ich weiss nicht was soll es bedeuten...* Puis quelques couplets gais, mais décents, où il était question de baisers échangés avec de jolies filles rencontrées *bei Châlons und vor Paris*. Cet ensemble se distinguait par un esprit offensif, un esprit de conquête qui perçait à chaque vers.

Peu à peu, le recueil s'est augmenté de chants inspirés par les circonstances. D'abord c'est l'hymne au *Vieux Zeppelin*, le maître des airs aux cheveux blancs comme neige, une poésie des plus médiocres d'ailleurs :

*Man schauet in London voll Sorgen darein,
Man blendet des Lichtes helleuchtenden Schein,
Wie schaut man so bange am Himmel umher;
Ob nicht der Verhasste kam Nachts über's Meer,
Und sich mit Granaten zum Frühstück laed,
Mit DUMDUMEN Bomben zum Angriffe geht.
Hoheia ! Hoch Zeppelin (ter) Hurrah !*

(A Londres, on a le visage soucieux, on masque les lumières éclatantes. Ah ! comme on fouille le ciel d'un regard angoissé pour voir si, pendant la nuit, l'être haï n'a pas survolé la mer, s'il s'invite à déjeuner avec ses obus et se dispose à attaquer avec ses bombes *dumdum*. Hoheia ! Vive Zeppelin. Hourra !)

Et plus loin :

Combien Liège se croyait en sûreté : mais Zeppelin a doucement laissé tomber une bombe. Voici que jaillissent les flammes, que tout saute et que la fière confiance s'est envolée... Et le vieux Zeppelin fait son entrée à Liège. — Anvers, l'orgueilleuse, fait son importante et dit : « Nous ne craignons ni les obus, ni Zeppelin. Nos murs sont solides et les Anglais nos amis ; l'ennemi le plus féroce ne nous fait pas peur. » Mais, nous sommes venus, les Allemands, et la bataille s'est engagée. Il nous fallut douze jours et tout fut fini...

L'auteur de cette œuvre bien faible signe Paul Schröder. Un chant nouveau composé par W. Busch, sur un air de Gustave Wohlgemuth, fait assez maladroitement entendre que le grand enthousiasme du début s'est apaisé et que les soldats allemands redoutent le théâtre des Flandres :

Notre capitaine part pour la Flandre, chante-t-il. Qui veut y aller avec lui ? La course est longue, très longue, pour y arriver... Beaucoup des nôtres tomberont en Flandre. Qui veut y mourir avec nous ?... Un monticule s'ajoute aux autres, une mort honorable est conforme à l'usage allemand. Qui veut mourir avec nous ?... Avant que l'Allemagne tombe en ruines, nous tomberons avec elle (*bis*).

Ce n'est pas là une chanson bien gaie. En voici une autre plus lugubre encore :

Debout, Allemands, le pays est en danger, saisissez vos armes, protégez l'aigle allemand. Tenez solidement ce que vos pères ont conquis au prix de leur existence. Debout, Allemands, debout, protégez votre aigle. Les rangs allemands s'alignent et résistent à l'est et à l'ouest. Nous ne voulons pas vaincre ou mourir, non. Nous voulons vaincre, nous sommes obligés de vaincre. Que tel soit le mot d'ordre allemand !

M. August Ploehn qui la composa et la mit en musique semble avoir compris la nécessité de réchauffer l'ardeur guerrière de ses compatriotes et de ranimer une confiance en la victoire quelque peu ébranlée.

§

Mode nationale. — Il existe à la Collection Leblanc, avenue Malakoff, dans la salle allemande, un petit document très curieux, car il est révélateur de l'effort fait en Allemagne dans le but de créer une mode nationale indépendante des modes parisiennes. C'est une photographie représentant l'impératrice visitant des blessés et accompagnée de dames de la cour et de la haute société berlinoise. Toutes sont vêtues de robes simples, d'envergure moyenne, ensemble correct et sobre, tous les vains ornements bannis. Ces dames sont habillées un peu selon la mode anglaise qui régna chez nous, il y a une dizaine d'années. On le voit, rien des actuelles modes parisiennes surchargées de détails et de falalas. Temps perdu, argent, étoffe gaspillés. La mode de guerre, en France, n'est pas à l'honneur des femmes. Mais qui songe à réagir contre un tel état de choses ? Que n'avons-nous une souveraine et quelques grandes dames intelligentes pour donner le « la » à la mode et ramener la coquetterie féminine à un sens plus juste des dures réalités !

§

Un cours d'Histoire de la Poésie française par Charles Morice. — Des vues indépendantes et autorisées sur la Poésie viennent à propos, dans le moment où nous allons avoir à faire la révision des vraies valeurs.

La définition de la pure tradition française, le sens des actions et des réactions selon lesquelles se dessine l'arabesque de cette tradition, les relations de l'art poétique avec l'art plastique et l'art musical, le parallélisme de leurs développements, l'état présent de la Poésie : tels sont les chapitres principaux de cette Histoire.

Elle comporte dix leçons, qui auront lieu, — en la salle de cours de M. Jean d'Udine, 11, avenue des Ternes, — le samedi à 4 heures, les 4, 11, 18 et 25 novembre, 2, 9 et 16 décembre 1916, 13, 20 et 27 janvier 1917. (Le prix de l'abonnement aux dix leçons est de 25 fr. Ecrire à M. Charles Morice, 2, rue Saint-Sulpice, Paris VI^e.)

§

« Ich dien » est-il gallois ? — Mais non, mille fois non. *Ich dien* fut la devise, comme les plumes d'autruche étaient les armes, de Jean, roi de Bohême, qui, comme duc de Luxembourg, était vassal du roi de France, et tint, bien qu'aveugle, à le servir jusqu'à la mort. En effet, il fit attacher son cheval entre ceux de deux de ses chevaliers, qui les menèrent tous trois à un trépas dont l'héroïsme emporta l'admiration du Prince Noir, ce pour-